FRC 3 27103 2

14.

Case
FRC
23633

QUELQUES VUES sur ce qu'on appelle la propagation des lumières, *et les effets naturels d'une grande multiplication dans cette classe d'hommes, dits* philosophes, penseurs, gens-de-lettres, etc. *Par le citoyen* PETITAIN.

Extrait des *Mémoires d'Économie publique, de Morale et de Politique*, publiés par le Cit. Rœderer, de l'Institut National.

Malgré tout ce qu'on a déjà dit sur cette matière, elle offre encore, j'ose le croire ainsi, des idées toutes neuves, et que ceux qui sont appelés à nous donner des lois ne sauroient trop méditer, dans cet instant sur-tout où toutes les parties d'administration quelconques vont être soumises à un nouvel examen, et vont toutes, ou presque toutes, si ce n'est subir de grands changemens, au moins recevoir des modifications importantes. Parlons donc encore de l'*Instruction publique*; mais pour donner à nos idées plus de force et d'évidence, faisons-les précéder de quelques considérations générales.

De tous nos écrivains, le plus grand ennemi de l'inégalité parmi les hommes, Rousseau admet pourtant dans la société une distinction, à laquelle même il donne la plus grande importance; c'est celle des GENS QUI PENSENT et des GENS QUI NE PENSENT POINT. Avant tout, entendons-nous sur la valeur des termes. Par *gens qui pensent*, gardons-nous d'entendre exclusivement les gens *qui pensent bien*. Eh! quel est le penseur qui croit penser mal? D'un autre côté,

THE NEWBERRY LIBRARY

gardons-nous d'y comprendre ceux qui doivent à l'usage du monde, à une éducation un peu soignée, même à quelque peu de lecture et d'observations telles qu'elles, une certaine correction de langage, et un magasin d'expressions et de phrases qu'on seroit tenté quelquefois de prendre pour le signe assuré d'une tête pensante. ces derniers se reconnoissent aisément; et, sur le choix de leurs plaisirs, sur la nature de leurs liaisons, à certains traits plus ou moins délicats, un bon connoisseur ne tarde pas à les apprécier. Sous le nom de *gens qui pensent*, nous comprendrons ceux que l'habitude de la réflexion, que des lectures, des études suivies et analytiques, des observations faites avec ordre et *dans l'intention de s'instruire*, ont familiarisé avec les idées abstraites, qui peuvent saisir un grand ensemble, former de vastes combinaisons, et sur-tout soutenir la fatigue d'une méditation longue et profonde. Il y a à parier que, dans tous les temps, chacune de ces têtes-là a contenu plus d'erreurs que mille têtes ensemble de la seconde classe; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. La distinction n'en est pas moins réelle, et, de plus, tout nous assure que cette distinction subsistera toujours.

J'attends ici l'objection bannale. Cette distinction, va-t-on dire, est l'effet du préjugé, l'effet d'un mauvais système d'éducation. C'est parce qu'on a séparé jusqu'ici les travaux manuels et les opérations de l'esprit, qu'on eût dû réunir, pour se servir l'un à l'autre de relâche et de délassement.....

Détrompez-vous; si quelques-uns ont pu se trouver dans une situation assez heureuse pour pouvoir réunir à l'intelligence et à quelque cul-

ture d'esprit, l'aptitude aux travaux pénibles, cette situation est forcée et rien moins que naturelle. Dire qu'une impossibilité physique rendra toujours incompatibles les travaux du laboureur avec le talent consommé de Voltaire, ou les hautes conceptions de Locke et de Newton, c'est une vérité des plus communes. Mais il y a plus encore : chacun de nous, au sortir de l'enfance, s'attache au genre de travail qui lui convient, ou que le hasard lui offre. Or, cette occupation, pour peu qu'elle devienne habituelle, devient une seconde nature qu'il n'est plus possible de changer, et qui nous rend d'autant plus impropres à toutes les autres, que nous devenons propres à celle qu'une première impulsion nous a fait choisir. C'est à l'exercice de la pensée sur-tout que ceci s'applique avec avantage, et de-là vient cet adage philosophique, bien connu : *Qui a pensé une fois, pensera toute sa vie ;* il eut été encore plus vrai de dire : *jamais ne saura et ne voudra rien faire que penser.*

Voyez cette main calleuse, épaisse et brune, qui bat le fer, manie la hache, ou soulève un fardeau, et essayez de lui faire tracer d'élégans contours, ou parcourir rapidement les touches d'un clavier. Eh bien ! l'effet est le même sur les facultés morales. Ce même travail qui roidit et endurcit les membres produit un effet semblable sur l'esprit et la pensée. Le corps et l'âme y gagnent tous deux en force et en *masse*, si l'on peut s'exprimer ainsi, ce qu'ils perdent tous deux en grâce et en sensibilité. Point de doute, qu'avec un esprit tant soit peu cultivé, ou seulement quelque délicatesse dans la manière de voir et de sentir, nos scieurs de long et nos porteurs d'eau feroient fort mal leur besogne, et seroient sur tout

affreusement misérables. Mais que dirons-nous des professions dans lesquelles ceux qui les exercent ont besoin d'être dans un état presque continuel d'ivresse? Les travaux des mines, les grandes manœuvres des marins, etc. et pour ne pas multiplier les exemples, ne parlons ici que de ceux occupés au curement des puits et des latrines. Quelques progrès que nous supposions possibles dans les arts et les procédés de l'industrie humaine, la nature des choses ne changera point. La matière lourde et inerte ne pourra toujours être mûe qu'à force de bras; les fluides délétères ne perdront pas de leur influence maligne; et les métaux cachés dans le sein de la terre ne remonteront pas à sa surface.

Ces considérations acquièrent un nouveau degré de force et d'évidence, si l'on réfléchit aux effets naturels de la *division du travail*, division si précieuse aux yeux des politiques modernes pour le progrès du commerce et des arts, et qui se ramifiant de plus en plus, doit ajouter sans-cesse a nos jouissances de toute nature. L'effet immédiat de cette division est, comme on sait, de réduire le travail journalier d'un artisan à deux ou trois opérations machinales, souvent à une seule et la plus simple possible. Certes, l'artisan doit perdre en intelligence et en facultés morales, à mesure que sa besogne devient plus facile et plus simple, de sorte que, dans un grand nombre de métiers à machines, (et ce nombre augmentera de plus en plus) on peut dire de l'ouvrier qui y travaille, que c'est *une machine qui en mène une autre*. Bien plus encore: ces malheureux, (mais pourquoi les appeller malheureux, s'ils ne se croient pas tels, si la sphère étroite de leurs idées ne permet pas à leur esprit de concevoir

quelque chose au-delà des jouissances qui restent à leur portée ?) ces hommes machines enfin, non - seulement peuvent perdre chaque jour de leur intelligence naturelle et acquise, mais ils doivent perdre aussi, dans un travail sédentaire et rendu trop facile, l'usage de leurs facultés physiques les plus précieuses. Ils s'affoiblissent, ils s'énervent ; et cette mollesse, cette débilité corporelle qu'ils transmettent à leurs enfans, bientôt engendre nécessairement la foiblesse de l'âme, puis la lâcheté, la superstition, et tous ces vices honteux et bas qu'elles amènent à leur suite. Tout cela pourtant effet certain et nécessaire de division du travail.

Il est un fait général et incontestable qui vient bien à l'appui de ces propositions, et qui en semble une conséquence directe. C'est que toutes les personnes pensantes, réfléchissantes par caractère et par goût, éprouvent un souverain ennui, un dégoût insurmontable, toutes les fois que les circonstances exigent d'elles quelque travail de main, quelque opération machinale, ou à-peu-près. J'ai connu un homme vraiment philosophe, jouissant d'une honnête aisance, et qui savoit en bien user, d'ailleurs très - modéré dans ses desirs, souhaiter ardemment un domestique de plus, pour l'habiller des pieds à la tête, sans qu'il eut la peine d'y songer. D'ailleurs, ne faisons pas un crime à ces hommes pensans et réfléchis de leur aversion pour le travail des mains : elle est très-naturelle, et fondée en raison. Est-ce donc leur faute, si, placés dans une situation plus favorable, ils donnent une préférence exclusive à ce qui la mérite le plus ? L'homme est né pour le travail ; d'accord : mais quand je résous un problême de mathématiques, quand je médite

sur un point important de politique ou de morale, j'obéis à cette loi de la nature, tout aussi bien que ce ciseleur qui façonne avec tant de peine une breloque de montre. De plus, j'aggrandis mon être, et il dégrade le sien ; je remplis ma destination sur la terre beaucoup mieux que lui.

Maintenant, Lecteurs, j'interroge le fond de vos pensées, et je vous demande si la distinction établie par Rousseau ne vous paroît pas juste, indispensable, fondée sur la nature des choses, et conséquemment indestructible ? N'est-il pas clair que cette classification établie entre les humains, constitue moins une inégalité réelle, que DEUX MODES DIFFÉRENS d'exister et d'agir, modes qui ont pour lien commun l'*égalité de bonheur*, mais pourtant assez distincts pour ne pas permettre de confondre jamais Newton, Voltaire, etc., avec celui qui les nourrit et qui les chausse. Ainsi cette sagesse éternelle que nous devons admirer en tout, qui créa le lion et la brebis, l'aigle et le moineau, le chêne superbe et l'arbrisseau fragile, a donc aussi placé sur cette terre, des hommes plus spécialement favorisés par elle, à qui elle a ouvert le trésor de ses perfections, et d'autres hommes évidemment soumis aux premiers, faits pour les servir dans l'étendue du terme, et être guidés, instruits, corrigés par eux. Loin de nous, grand Dieu ! l'idée exécrable de cette dépendance abjecte et dure, attachée jusqu'à présent au mot *servir*, idée qu'avoient dû faire naître l'insolence stupide et cruelle du riche envers le pauvre, du maître envers l'esclave, du potentat envers le sujet, et le renversement des premières loix de la nature. Ce n'est plus de cela qu'il s'agit aujourd'hui. Donc le mot *servir* reprend son acception simple.

Il s'allie, je ne dis pas avec l'humanité, la bienfaisance, ce qui supposeroit encore des êtres souffrans et malheureux ; mais avec ces idées si douces de justice exacte, de contentement universel, d'un bonheur complet et également partagé. En un mot, ce *servage* n'est point nuisible ; il ne fait le malheur de personne dans les deux classes d'hommes dont il est ici question. Les premiers ont leurs peines, leurs plaisirs, leur manière d'être, qui ne sont ni les peines, ni les plaisirs, ni la manière d'être des seconds.

Tous sont contens de leur *partage*. *(Lafontaine.)*

Car il est evident et incontestable que si le cordonnier convoite les jouissances d'un Turcaret qu'il chausse, il ne convoite pas plus les jouissances de Newton qu'il chausse pourtant aussi, que le moineau ne convoite l'existence de l'aigle.

Disons-le donc sans déguisement et sans crainte : au nom de la raison, de la saine morale et dans la pureté de nos cœurs, soutenons cette proposition raisonnable et vraie qu'il y aura toujours, (Dieu le veut ainsi), une classe ouvrière, non pensante, instrument aveugle d'une classe intelligente et directrice, et, de même qu'en parlant des Ilotes et du gouvernement de Sparte, Rousseau semble tenté d'affirmer, (Contrat-Social, liv. 3 chap. 15), *qu'une société d'hommes parfaitement libres, ne peut se passer d'esclaves extrêmement esclaves*, disons avec bien plus de vérité que l'espèce humaine, à tel dégré de perfection qu'elle puisse parvenir un jour, contiendra toujours deux classes d'individus très-distincts, et d'autant plus distincts, qu'elle approchera de cette extrême perfection.

En dernier résultat, ceci ne nous mène à autre chose qu'à l'*Aristocratie des lumières*, et

l'idée n'est pas neuve au fond ; mais il est encore d'autres vérités qui tiennent à celle-là, et qui, si elles ne sont pas non plus absolument neuves, au moins paroissent dans ces derniers temps totalement méconnues.

Les conséquences toutes importantes et neuves qu'on peut tirer de cette classification utile et indestructible établie par la nature entre les membres de toute société civilisée, sont nombreuses. Pour remplir l'objet qui nous occupe ici, je ne dois m'attacher qu'aux conséquences morales, et la première qui se présente à mon esprit, est celle-ci relative à la population. Il est certain qu'une population nombreuse, (penseurs et non penseurs), fut toujours regardée comme le signe assuré du bonheur d'un peuple, et sur-tout comme un garant de ses bonnes mœurs. Aussi voyons-nous que plus d'un législateur, et (dans ces temps modernes surtout), nombre d'écrivains politiques très-respectables, ont cherché tous les moyens d'encourager la population, sans distinction de classes. *Croissez et multipliez*, semble être le grand et premier précepte qu'ils croyent devoir prescrire à tous les membres de la société, et je conviens qu'il n'en est pas de plus doux à suivre. Mais enfin autant en dit le conducteur avare d'un troupeau de brebis, autant en doit dire sur son trône, le monarque avide de jouissances, qui, disposant à son gré des hommes et des choses, dévore d'autant plus qu'il commande à un plus grand nombre de tributaires. Pour moi, dévorateur plus modéré, et qu'une triste expérience éclaire mieux peut-être sur les desseins du législateur suprême, je tiendrois, je l'avoue, un autre langage. Croirai-je vraiment que sur cette terre

qu'il nous abandonne, s'il prend quelque part à ce qui s'y passe, le nombre plus ou moins grand des êtres qui s'y agitent, sentent, dorment et digèrent, ne lui est pas bien indifférent? Il sait que tous ces êtres accessibles à toutes les passions, tous les préjugés, toutes les folies, semblent conjurés tous pour se rendre réciproquement malheureux, de sorte que les intérêts qui les divisent augmentant avec leur nombre, ce nombre porté à l'indéfini, suffiroit seul pour faire disparoître de la terre la paix et le bonheur. (1)

S'il est vrai qu'il faut désirer quelques bornes à la multiplication des individus de la seconde classe, faut-il souhaiter un accroissement sans mesure dans le nombre de ceux qui composent la première?..... ASSURÉMENT NON.

---

(1) Ces idées n'ont jamais varié chez les Grecs; il suffisoit à chaque nation d'avoir assez de bras pour cultiver les terres, assez de forces pour résister à une invasion subite. ,, Leurs philosophes et leurs législateurs, persuadés ,, qu'une grande population n'est qu'un moyen d'augmenter ,, les richesses et de perpétuer les guerres, loin de la favoriser, ne se sont occupés que du soin d'en prévenir ,, l'excès. Les premiers ne mettoient pas assez de prix à la ,, vie, pour croire qu'il fut nécessaire de multiplier l'espèce ,, humaine; les seconds, ne portant leur attention que sur ,, un petit état, ont toujours craint de le surcharger d'habitans ,, qui l'épuiseroient bientôt. Telle fut la principale cause ,, qui fit autrefois sortir des ports de la Grèce ces nombreux ,, essaims de colons, etc. etc. ..... Qu'il soit permis, ,, dit Aristote, d'exposer les enfans, quand ils apportent ,, en naissant une constitution trop foible..... Qu'il ,, soit encore permis de les exposer, *pour éviter l'excès* ,, *de la population*. Si cette idée choque le caractère de la ,, nation, fixez du moins le nombre des enfans dans chaque ,, famille, et si deux époux transgressent la loi, qu'il soit ,, ordonné à la mère de détruire le fruit de son amour, ,, avant qu'il ait reçu les principes de la vie et du sentiment. ,, (*Voyage d'Anacharsis*, *chap.* 37 *et* 62.)

L'auteur d'Emile, n'hésite pas à faire de son élève un penseur , et le motif sur lequel il se fonde, est que , dit-il, *nous avons maintenant plus besoin de têtes que de bras*; cette raison pouvoit être bonne encore pour le temps où il écrivoit; mais j'ose affirmer qu'il changeroit bien aujourd'hui de langage. Autant nos rois cherchoient à entraver la pensée, à diminuer le nombre des raisonneurs, en punissant le raisonnement , autant, dans le régime actuel, ne négligeons-nous rien pour l'augmenter. De tous côtés on vante, on encourage la propagation des lumières. Je n'entends parler que d'*instruire, instruire* : l'état se ruine en impression de livres qu'on ne lit point, en traitemens de professeurs qui ne professent point, en établissemens d'instruction qui n'instruisent point, et l'une des bonnes raisons qu'on en peut donner, c'est que déjà nous croyons tout savoir.

L'effet, d'ailleurs, a merveilleusement répondu aux efforts du gouvernement, et jamais impulsion donnée n'a mieux fait fermenter les esprits. Aussi, maintenant, quiconque a feuilleté quelques livres, et sait tailler une plume, en prend droit pour raisonner morale, politique, littérature, pour juger les hommes et les choses, pour *éclairer ses contemporains*; en prose, en vers, on pérore, on s'évertue. Les ouvrages politiques, les journaux paraphraseurs, les productions de tout genre se multiplient. Bientôt il y aura plus d'endoctrineurs que de gens à endoctriner. Eh! qui de nous, jeunes gens, n'a pas déjà fait sa brochure? Voyons un peu si cet excès ridicule n'est pas au moins aussi à craindre que l'excès contraire, s'il ne tend pas à faire naître parmi nous une populace toujours crois-

sante, de déclamateurs et d'ergoteurs mutins, prêts à répondre à tout, et toujours rebelles au devoir, habiles à confondre les idées les plus saines, à décrier, à ridiculiser les usages les plus utiles ou les opinions les plus respectables, surtout inaptes à tous les métiers utiles, consommateurs à la fois avides et dédaigneux, en un mot, réunissant toute l'insolence, les prétentions et les besoins de la richesse, à la convoitise. la servile dépendance, les petites vues et tous les vices de la pauvreté.

On aura droit de s'étonner sans doute, si je viens à prouver, que les besoins de l'homme de lettres, du *Philosophe*, proprement dit, sont BEAUCOUP PLUS NOMBREUX que ceux, je ne dis pas d'un crocheteur, mais de ce qu'on appelle encore un *bon Bourgeois*, qui, bien nourri, bien vêtu, jouit avec ses proches, et dans le cercle étroit qu'il s'est formé, des principales commodités de la vie. (1)

---

(1) Je confonds ici ce qu'on ne confondoit pas autrefois, l'*homme de lettres* et le *penseur* : d'abord parce que l'impulsion donnée à tous les esprits a porté tous les hommes de lettres proprement dits à philosopher ; ensuite, parce que, indépendamment de cette impulsion générale, il arrive naturellement que tout beau parleur, tout faiseur de vers, grands ou petits, veut aussi passer pour un raisonneur exercé. Sur quelque matière qu'on l'interroge, il aura, comme un autre, *son système*, et rien, à cet égard, ne bornera ses prétentions. Car, comme l'a dit dernièrement un homme-de-lettres penseur et très-penseur : ,, Quand on a ,, quelques connoissances, on veut avoir de l'esprit ; quand ,, on a de l'esprit, on veut avoir du talent ; quand on a ,, du talent, on veut avoir du génie ; quand on a des ,, traits de génie, on veut être appellé homme de génie : ,, ensuite tel homme veut être le premier, et bientôt le ,, seul. ,, (*Mercier.*)

On sait d'abord, qu'en général, la somme plus ou moins grande de nos besoins, tient aux idées de bien-être et de perfection que nous attachons aux hommes et aux choses, ou en d'autres termes, tient aux illusions que l'imagination nous procure. N'en résulte-t-il pas clairement que ceux dont l'imagination est la plus exercée, la plus active, chassent plus difficilement que tout autre, cette idée d'un *mieux* qu'ils désirent, qu'ils ne sont pas maîtres de ne pas désirer, et qui dépare à leurs yeux tous les biens réels? d'où je conclus que les hommes contemplatifs sont toujours et doivent être les plus difficiles à contenter. Dire que la philosophie, en nous éclairant sur le néant de ces illusions même, nous fournit des ressources pour nous borner et jouir du présent, c'est dire qu'elle fournit le mal et le remède, et, certes, l'un ne compense pas l'autre. Car si elle nous apprend que ce *mieux* dont nous avons l'idée, ne se réalisera jamais pour nous, ce n'est, après tout, qu'une vérité affligeante ajoutée à tant d'autres; et de plus, comme ce *mieux* imaginaire nous est rarement démontré impossible, comme, d'un autre côté, tout penseur se croit toujours très-digne et plus digne que tout autre de le posséder, la privation plus ou moins forte, ne manque jamais de se faire sentir. Etre privé, c'est souffrir; souffrir c'est avoir des besoins; ma proposition reste vraie.

Ceci s'applique à tout, au moral, au physique. Point de doute que le philosophe à la table et dans le palais d'un satrape, n'y voie avec pitié du luxe sans grâces, du bruit sans plaisirs, de l'éclat sans délicatesse; mais l'homme de goût et d'un esprit cultivé, mais l'ami des arts et du beau dans tous les genres, (et notre philosophe

doit être tout cela), s'il se trouve dans une maison opulente, où l'on connoisse les vrais plaisirs, sera-t-il insensible aux productions du génie, aux chefs-d'œuvres de l'industrie humaine, à l'élégance des formes, au bon choix des costumes et des ornemens, au desir de plaire enfin, et sur-tout aux charmes d'une réunion d'artistes, d'hommes instruits et de femmes aimables? Qu'alors, par un triste retour sur lui-même, il s'apperçoive qu'il n'est pas chez lui.....

Distinguons ici le célibataire de l'homme marié. Le célibataire philosophe, tour-à-tour errant de cercle en cercle, et méditant dans son taudis, peut rester pauvre, et, sur-tout, s'il est jeune encore, conserver toutes ses illusions; d'autres inconvéniens, d'autres misères compensent bien cet avantage, ne le lui envions pas. L'homme marié au contraire (et en morale, sépare-t-on jamais de l'idée d'un homme, celle de sa femme et de ses enfans?) l'homme marié philosophe, non-seulement voit naître tout-à-coup mille besoins *physiques* qu'il ne soupçonnoit pas, ou que le bandeau de l'amour cachoit à sa prudence, mais même il ajoute au sentiment de tous ses besoins *moraux*, celui des besoins de même nature qu'il prête à la maîtresse de son cœur, à la mère de ses enfans. Je dis *qu'il prête*, et il doit en effet les lui prêter. Car si son épouse ne les sentoit pas elle-même, lui, philosophe, n'en seroit que plus malheureux. Pour un homme qui sent tout le prix des grâces, des talens, de l'instruction, de quel usage seroit une *ménagère* bornée aux soins domestiques, perdant, dans des occupations sales et grossières, tous les moyens de plaire qu'elle devoit à l'éducation, à la nature, et le temps qu'elle eut pu mettre à y ajouter

encore ? et c'est par-là qu'elle avoit enchaîné le cœur de son époux..... Je sais bien que nous autres, gens d'esprit, n'avons que des goûts naturels et simples. Qui peut en douter? à chaque instant n'avons-nous pas à la bouche ces mots *simplicité*, *nature* ? simplicité! ..... Oui, *simplicitas aurea*, diroit encore notre cher Horace. Que de choses! bon Dieu! que de choses nécessaires au bonheur de cette vie si *simple* ! et puisqu'il s'agit ici d'objets physiques, pourquoi ne les nommerions-nous pas pour plus grande clarté ? Oui, tout fait effet, tout opère dans ce composé bizarre et peut-être indéfinissable qu'on appelle *bonheur*. Eh bien! si sa source est dans la belle nature, si cette nature n'est *belle* qu'autant que nous mettons quelque soin à conserver ses formes, à deviner ses proportions, à marier ses couleurs, à mettre en œuvre enfin tous les élémens qui la constituent, disons franchement que, pour tout cela, l'imagination s'accommode à merveille du *satin* brillant et pur, de la *mousseline* moëlleuse, de la *gaze* amoureuse et légère, et qu'elle expire, hélas! tristement, sur le *burat* grossier, sur la *toile* informe et dure, sur la *laine* épaisse, fétide, déchirante.

J'ai parlé des besoins physiques et moraux que l'homme-de-lettres doit ressentir comme homme de goût, comme penseur. Je passe à ceux qui lui sont particuliers comme artiste, comme studieux dans quelque genre que ce soit. Nous lui en trouverons d'aussi nombreux encore, et aussi dispendieux pour le moins. Ne parlons pas des dépenses que nécessite toujours l'étude suivie des sciences naturelles, livres, instrumens, expériences, etc. Parlons des besoins de l'homme-de-lettres, proprement dit. Le premier et le plus

pressant de tous, est sans doute LE BESOIN DE LOISIR. Si quelque occupation forcée et contraire à ses études l'enchaîne, pour lui plus de bonheur. Il faut qu'il choisisse de renoncer à ses travaux, ou, que toute sa vie, il dévore en silence une contrariété si cruelle. Mais ce n'est pas encore assez de pouvoir disposer de son temps. *Il y a des livres*, dit Chamfort (1), *que l'homme qui a le plus d'esprit ne sauroit faire sans un carosse de remise, c'est-à-dire, sans aller consulter les hommes, les choses, les bibliothèques*, etc.; il pouvoit dire en enchérissant encore, et avec autant de vérité, *sans une chaise de poste et deux ou trois secrétaires à ses ordres.*

Ce même Chamfort cite, comme un trait de modération et de philosophie, comme annonçant *peu de besoins*, ce propos d'un homme d'esprit, (notez bien que cet homme d'esprit, c'est Chamfort lui-même), qui prétendoit, devant des millionnaires, *qu'on pouvoit être heureux avec* 2,000 *écus de rente*, (tom. 4 pag. 111.) Chamfort, célibataire, pouvoit se *modérer* à ce point. Pour nous, qui devons supposer cet *homme d'esprit* marié et père de deux ou trois enfans, seroit-ce donc former des vœux immodérés que de lui souhaiter DIX MILLE LIVRES de rente? Oui, tout considéré, tout calcul fait, est-ce une dérision, une impudence de dire qu'à ce prix seul, un philosophe peut *vivre ?* Je ne voudrois pas courir le risque d'un pareil reproche; mais, certes, et si ce que nous venons de dire est vrai, il ne peut pas avoir moins sans être privé, sans souffrir (2).

---

(1) (Tome 4. Maximes et Pensées.)

(2) De tous les philosophes de ce siècle, Voltaire est le

Si l'on prouve aisément que les individus de la classe pensante, ont PLUS DE BESOINS que les autres, il n'est pas difficile de prouver qu'ils ont BEAUCOUP MOINS DE RESSOURCES pour les satisfaire, et l'on jugera par là à quel point est misérable l'homme-de-lettres pauvre et sans appui.

Toute occupation mécanique, métier, négoce, etc., lui est impossible, même physiquement; toute autre encore, bien que sédentaire et propre aux hommes *de plume*, mais qui n'a

---

seul, je crois, qui se soit expliqué bien franchement à cet égard. On connoit ce passage de ses *Mémoires* imprimés au 92.e volume de ses œuvres : „ Je mets en pratique ce „ que j'ai dit dans le mondain. . . . . Toutes les com- „ modités en ameublemens, en équipages, en bonne chère „ se trouvent dans mes deux maisons. Une société douce „ et de gens d'esprit. . . . . Il y a là de quoi faire crever „ de douleur plus d'un de mes confrères, les Gens-de- „ lettres. Cependant je ne suis pas né riche, il s'en faut „ de beaucoup. . . . . Il est bon de le dire, afin que „ mon exemple serve. J'ai vu tant de Gens-de-lettres pauvres „ et méprisés, que j'ai conclu dès long-temps que je „ ne devois pas en augmenter le nombre. Il faut être en „ France enclume ou marteau. J'étois né enclume. . . . „ — Voltaire paroît même avoir été encore plus loin que moi dans l'opinion que je soutiens. Il crut avoir besoin d'une fortune immense, moins pour lui-même, sans-doute, que pour ajouter à son influence et accélérer la révolution morale qu'il méditoit. L'importance et l'utilité du grand objet qu'il avoit en vue l'ont pu rendre un peu moins scrupuleux dans le choix des moyens qui pouvoient le conduire à une fin si belle, et, sous ce point de vue, il est, sinon justifiable, au moins bien digne de grâce. Maintenant cette révolution morale, commencée par lui, est à-peu-près consommée; au moins n'avons-nous plus besoin, je pense, d'un philosophe *millionnaire*. Le *quantùm* que j'ai fixé doit donc sembler raisonnable; et Voltaire lui-même, s'il vivoit encore, pourroit aujourd'hui s'en contenter.

pas

pas un rapport direct à ses études ordinaires, (travail de bureau, affaires contentieuses, etc.,) est pour lui un supplice qui se renouvelle chaque jour, et c'est pourtant là son unique ressource. Aussi tous nos bureaux sont-ils remplis de penseurs malheureux qui dévorent leur frein en silence, et Dieu sait si la République en est mieux servie. Quant aux emplois, aux places vraiment convenables à l'homme-de-lettres, ils sont, par leur nature très-peu multipliés, les concurrens s'y présentent en foule, et celui qui l'emporte n'en est pas toujours le plus digne. Ajoutons que ces places, ces emplois sont en général peu lucratifs, souvent précaires ; leurs émolumens légitimes sont donc bien inférieurs au *minimum* que nous venons de fixer pour les premiers besoins du philosophe.

Enfin, pour comble de malheur, il est trop vrai (nous l'avons dit précédemment) que qui pense une fois, pensera toute sa vie; on quitte un métier pour en prendre un autre. Un homme de la seconde classe peut même acquérir le droit d'entrer dans la première, et de *bras* devenir *tête*. Mais le penseur, de *tête* qu'il étoit, jamais, ni par suite de temps, ni par excès de misère, ni même par effort de vertu et de résignation, ne pourra redevenir *bras*.

Pour fixer encore mieux nos idées sur l'*Aristocratie des lumières* en général et sur les effets bons ou mauvais qu'on peut en attendre, reportons-les un instant, Lecteurs, sur l'ancien régime, et pour être justes, convenez d'abord avec moi que ce régime n'étoit pas tout-à-fait l'*Aristocratie de l'or*, comme on l'a dit si souvent. L'or, en effet n'y étoit pas absolument seul véhicule à toutes les prérogatives, et toutes les jouissances. Ce qu'on

appelloit alors *noblesse de race*, y étoit au moins un titre d'élévation indépendant de la richesse. Par l'effet d'une longue habitude, le vulgaire en étoit venu au point de regarder ce titre comme un droit naturel, et qu'il ne pouvoit envier. Aujourd'hui nous connoissons un titre de prééminence bien plus respectable, celui des lumières, des talens acquis, supposés réunis dans l'homme en place aux vertus publiques et privées; fort bien. J'ajouterai même que ce titre est encore moins que la noblesse de race, de nature à être envié par le vulgaire, par la classe non pensante. Elle s'y soumet, se résigne sans le moindre effort; enfin cette inégalité n'entraîne aucune immoralité, aucun état de guerre entre les deux classes. Mais de même que trop de nobles avilissoient la noblesse, et faisoient manquer le but de cette institution, de même n'en doutons pas, trop d'hommes-de-lettres, trop de contemplatifs amèneroient un désordre non moins funeste. D'abord les individus de cette classe, n'étant propres que pour certaines places rares par leur nature, s'ils sont beaucoup trop nombreux pour ces places, je vois naître un état de guerre entre les penseurs qui ont ces places et les penseurs qui n'en ont pas, entre les penseurs riches et les penseurs pauvres. Mais ce n'est pas tout : il ne s'agit pas seulement entre eux de places et de richesses, il s'agit aussi de LA RÉPUTATION, et c'est là le grand cheval de bataille. Règle générale : tout homme qui pense, CROIT PENSER MIEUX QUE TOUS LES AUTRES (1), et,

---

(1) ,, Comment n'auroit-on pas de soi la plus haute idée ? ,, Il n'est personne qui ne changeât d'opinions, s'il croyoit ,, ses opinions fausses. Chacun croit donc penser juste, et,

conséquemment veut écrire, veut écrire pour être lu, veut être lu pour occuper de lui, pour être *glorifié*. Nous voilà revenus à la convoitise. Convoitise d'or, convoitise de gloire, l'effet n'en est-il pas tout aussi funeste pour la société? Il est plus funeste cent fois, en ce que ces derniers *convoiteux* s'honorent à leurs yeux de leur propre vice. Ajoutons qu'un trésor, un bien physique étant distribuable entre 1,000 et 10,000, ceux qui y aspirent ont quelque espérance d'en avoir tous leur part; au lieu que la gloire par sa nature, ne pouvant admettre qu'un très-petit nombre de favoris, sur cent concurrens, 95 au moins restent condamnés à traîner une vie malheureuse, et à la fin criminelle.

Voilà donc qu'il s'élève dans la société une classe à-peu-près moyenne entre les deux, une classe pensante, mais obscure et misérable, la plus à plaindre, la plus inutile, la plus corrompue, la plus corruptrice, qui va infecter également et la première et la dernière. Bien plus encore. La classe ouvrière, et qui ne sait pas faire de distinctions trop subtiles, voit quelques penseurs méprisables, et finit par les mépriser tous également. Dès-lors, plus de subordination, plus d'harmonie. Je ne sais si, à tout prendre, le règne aristocratique de l'or, tempéré par des idées de noblesse et d'honneur national, ne seroit pas préférable à cette pitoyable

---

„ par-conséquent, beaucoup mieux que ceux dont les idées „ sont contraires aux siennes. Or, s'il n'est pas deux hommes „ dont les idées soient exactement semblables, il faut né- „ cessairement que chacun en particulier croie mieux penser „ que tout autre..... Chacun se croit donc un esprit „ supérieur, et les sots ne sont pas ceux qui s'en croient „ le moins. „ (*De l'Esprit*, *disc.* 2, *chap.* 4.)

ochlocratie de gens à phrases, toujours plus riches de présomption et de faconde, que de connoissances et de moyens réels.

Que conclure de tout ceci ? Les gens qui pensent, avec plus de besoins que tous les autres, ont moins de ressources pour les satisfaire. Donc pour leur propre intérêt, comme pour le bien de la société, il importe qu'ils soient en petit nombre, en très-petit nombre. Leur multiplication au-delà des besoins du corps social, seroit une superfétation politique, immorale par sa nature, et plus dangereuse mille fois que celle qui peut résulter d'une multiplication extrême dans la seconde classe. Toute l'histoire n'offre jusqu'à-présent que le triste exemple de cette dernière espèce de superfétation. C'est à nous qu'il appartient dans ce temps-ci d'en offrir une autre d'un genre tout contraire. Dieu sait si les effets n'en seront pas plus tristes encore ; mais dans ce nouveau renversement d'idées, faudra-t-il encore trente siècles d'expériences pour éclairer les hommes, et les forcer enfin à se réduire dans les deux classes, à une proportion convenable. (1)

---

(1) Je vais encore fortifier mon opinion de celle de Voltaire ; à la vérité, il met dans son langage une *crudité* que je me garderois bien d'imiter, qui d'ailleurs n'est ni dans mon caractère, ni dans ma manière de voir, et que Voltaire sans-doute ne se seroit pas permis dans un ouvrage qu'il eût composé pour le public. C'est un passage tiré de sa correspondance : „ Le roi de Prusse mande que sur six „ mille hommes, on ne trouve qu'un philosophe ; mais „ il excepte l'Angleterre. A ce compte, il n'y auroit guère „ que deux mille sages en France ; mais ces deux mille, „ en 10 ans, en produisent quarante mille, et c'est à-„ peu-près tout ce qu'il faut. Car il est à propos que le „ peuple soit guidé, mais non pas instruit ; il n'est pas

Je n'ai pas besoin de rappeller aux lecteurs cette vérité si simple, et que Rousseau fait valoir avec tant de force, c'est que l'*ignorance* n'est pas l'*erreur*. La conclusion qu'il a tirée, est que nous aurions dû rester *tous ignorans*, et il n'y a eu qu'une voix dans le monde penseur, pour traiter cette opinion d'extravagante. Elle l'est sous le rapport de la dignité et de la perfectibilité humaine. Aujourd'hui, semble prévaloir l'opinion toute contraire, qui veut par toute la terre, faire de nous des êtres *tous pensans*, et c'est le système qu'établit Condorcet dans cette belle *Esquisse*, qui a paru de lui après sa mort. J'ose entre ces deux philosophes, présenter une opinion conciliatoire et comme mitoyenne, quoique pénétré de mon insuffisance pour m'établir juge entre deux hommes si justement célèbres. Mais c'est un sujet de méditation, une vue nouvelle que j'offre aux penseurs plus exercés que moi.

Ce n'est donc pas à l'*Aristocratie*, mais bien à l'OLIGARCHIE DES LUMIÈRES que ces réflexions nous mènent en dernier résultat. Mais quoi ? s'il étoit vrai que cette Oligarchie constituât la perfection de l'état social, n'en résulteroit-il pas clairement que, je ne dis pas la multiplicité, mais même

---

„ digne de l'être. „ (*Lettre à Damilaville*, 19 mars 1766.)

Quelques jours après, il écrit encore au même *frère*. — „ Je crois que nous ne nous entendons pas sur l'article „ du peuple que vous croyez digne d'être instruit. J'en- „ tends par *peuple*, la populace qui n'a que ses bras pour „ vivre. Je doute que cet ordre de citoyens ait jamais le „ temps, ni la capacité de s'instruire. Ils mourroient de „ de faim avant de devenir philosophes. IL ME PAROIT ESSEN- „ SENTIEL QU'IL Y AIT DES GUEUX IGNORANS. Si vous faisiez „ valoir comme moi une terre, et si vous aviez des charrues, „ vous seriez bien de mon avis, etc. „ (1.er avril 1766.)

l'existence de tant d'établissemens, qui, sous un nom quelconque, ont pour objet l'*instruction*, y seroit directement contraire ? . . . Lecteurs, je vous en supplie, ne me jugez pas d'abord sur ce que cette opinion ainsi brusquement énoncée peut avoir à vos yeux d'extraordinaire, pour ne pas dire de révoltant. Daignez me lire jusqu'au bout, ou si vous n'en avez pas la patience, ne me quittez pas au moins sans avoir saisi les restrictions et modifications qui peuvent rendre cette opinion raisonnable, et dont je parlerai tout-à-l'heure. Je me crois en état de désarmer ainsi ceux de mes lecteurs, dont les idées seroient en ap parence les plus contraires aux miennes.

Toutes ces universités, ces collèges, ces écoles gratuites de toute nature, nous étoient bonnes autrefois peut-être pour former ces légions de prêtres, de moines, etc., et tous ces *latinistes* dont on s'étoit accoutumé à regarder l'existence comme nécessaire et liée à la constitution de l'état. Mais aujourd'hui, tout ne nous fait-il pas une loi de mettre des obstacles à la multiplication des *hommes instruits*, j'entends de tous ces beaux parleurs, qui, pour savoir citer Horace et Virgile, pour avoir lu quelquefois les ouvrages de Racine, Voltaire, etc., et peut-être quelques pages d'Emile, et de l'Esprit des lois, se croyent en droit de raisonner sur tout, pensent être fort au-dessus des autres hommes, et ne visent à rien moins qu'à régir un grand empire.

Sans doute que les vrais et profonds penseurs seront toujours rares. Tel homme réputé savant et profond dans sa partie, n'est souvent qu'une tête farcie de faits et de mots; mais, certes, tant d'écoles multiplieront toujours au-delà des

besoins de la société, le nombre de ceux qui, ayant acquis une fois le goût des livres, le desir d'apprendre, et sur-tout de PAROITRE AVOIR APPRIS, deviendront dès-lors inhabiles à toute profession.

Eh! ne craignons pas de manquer jamais de savans, orateurs, hommes-de-lettres, etc. La forme du gouvernement, l'aisance plus générale, l'opinion sur-tout et le prix attaché aux lumières, fourniront toujours assez d'oisifs qui dédaigneront la profession de leurs pères, pour devenir des hommes *de cabinet*. Beaucoup en seront détournés par la conscience de leur inaptitude, ou se rebuteront au premier obstacle; tant mieux. Quelques ames fortes seulement, quelques génies actifs, passeront outre, et surmonteront tout; tant mieux encore.

De tout temps, toutes les professions, tous les emplois qui exigent ou supposent de l'instruction proprement dite, mais dont les fonctions matérielles se réduisent à *lire et écrire*, ont été surchargés de concurrens. Depuis la révolution, le nombre de ces écrivains par métier, s'est augmenté encore, et va toujours croissant. Veut-on y ajouter sans cesse, et que nous ne trouvions plus enfin ni artisans ni manouvriers?

Entendez-moi bien, Lecteurs; pour l'intérêt de la science elle-même, je voudrois d'une part en rendre l'abord difficile par la suppression, (je le dis tout net), de toute *école* où l'on n'apprend que ce que dit le maître, et comme il le dit, où la science est offerte, j'ose dire, toute mâchée, à la vanité, à l'incapacité, à l'indolence; d'un autre côté aussi, je voudrois rendre cet abord plus facile, par la recherche et la pratique DES MEILLEURES MÉTHODES D'ENSEIGNEMENT. Autre chose est un bon livre élémentaire,

autre chose est l'école où l'on apprend les élémens. La multiplication des livres élémentaires ne peut nuire, en ce que celui reconnu le meilleur en chaque genre fait bientôt oublier tous ceux qui l'ont précédé. De plus, le livre en lui-même n'excite point la vanité, et quelque clair qu'il puisse être, force toujours l'esprit dès les premières pages, à une tension utile. Cette tension est une épreuve pour celui qui l'ouvre; s'il résiste à cette épreuve, qu'il continue, et qu'ensuite un maître habile vienne assurer sa marche, diriger ses efforts, j'y consens; mais s'il n'y résiste pas, qu'il ferme le livre, et qu'il prenne un métier, il est indigne de la science et des avantages qu'elle procure. (1)

Je n'ose encore tirer la conséquence de tout ceci, sans avoir cherché dans l'histoire et parmi les grands écrivains, quelques exemples, ou quelque autorité puissante qui fortifient mon opinion.

Les Anciens, en fait de morale et de vertus publiques ou privées, nous valoient bien, je pense, et je ne vois parmi eux que trois peuples qui aient pratiqué et vraiment *institué* l'éducation publique. Ce sont les Crétois, les Spartiates et les anciens Perses. Pour les deux premiers, j'observe que les lois de Minos à cet égard, ainsi que celles de Lycurgue, qui prit Minos pour modèle, eurent *la guerre* pour but principal et

---

(1) Notez encore qu'on ne sait réellement bien que ce qu'on a deviné; règle générale. Or le caractère d'un bon livre élémentaire n'est pas d'*apprendre* au lecteur, mais par une marche graduée et rigoureusement analytique, de LE CONDUIRE A DEVINER tout ce qu'il veut apprendre. De ceux-ci, il n'en existe guère, peut-être point; espérons qu'il nous en viendra.

même unique. C'étoit donc plutôt une école de Mars, une gymnastique organisée, et où les enfans étoient admis dès l'âge le plus tendre, qu'un véritable cours d'instruction. Les sciences, les arts étoient loin d'y entrer comme partie principale; ils furent même proscrits par Lycurgue. Enfin la Crète avoit ses *éphamiotes*, autrement dits *périœques* (1), comme Sparte avoit ses Ilotes. Or, je le demande : ce genre d'éducation purement martiale, dont la position de ces deux peuples leur faisoit une loi, ne peut-il pas être comparé dans son objet, comme dans ses effets, au noviciat d'un ordre de moines oisifs, jaloux, ennemis nés de tout ce qui les entoure, noviciat toujours d'autant plus pénible et plus rigoureux, qu'ils ont plus besoin du dévouement des jeunes adeptes. Certes, notre position n'est pas la même, grand dieu-merci, et notre objet unique n'est pas de former des fiers-à-bras.

Quant aux Perses, je ne sais ce qu'il faudroit rabattre de tout ce qu'en disent et le rêveur Platon et le roman de la Cyropédie; ce qu'il y a de sûr, c'est que ces écoles, dont le bon Rollin s'émerveille à nous dire *qu'on y punissoit l'ingratitude comme le plus grand des vices, qu'on y alloit apprendre la justice, comme ailleurs on apprend les sciences et les lettres*, et puis ces professeurs de tempérance, professeurs de véracité, professeurs de courage, etc., qu'on donnoit aux enfans des rois, tout cela n'a produit, à partir des fils de Cyrus même, le fondateur de l'empire, que des despotes imbécilles, et le

(1) Voyez l'ouvrage savant et précieux, dernièrement paru, intitulé : *Des Gouvernemens fédératifs et de la Législation de Crète*, pages 374 et 382.

plus lâche des peuples, dont l'histoire fasse mention.

Chez les Grecs, l'état ne surveilloit que l'enseignement de la gymnastique et de la musique.(1) Encore les maîtres dans ces deux arts, ne paroissent avoir été ni payés, ni choisis par l'État qui ne fournissoit autre chose aux citoyens que le champ pour les exercices. Quant la philosophie et la rhétorique devinrent à la mode, les maîtres de ces sciences qui, auparavant, voyageoient de ville en ville, fixèrent enfin leurs écoles, mais l'etat ne les encouragea pas autrement qu'en assignant à quelques-unes d'entr'elles, une place fixe et déterminée. Souvent encore, les philosophes dûrent cette place à leurs propres richesses, ou à la générosité de quelques particuliers. C'est ainsi que si l'académie fut assignée à Platon, le lycée à Aristote, le portique à Zénon, Epicure légua ses jardins à ses disciples.

Les Romains eurent aussi leur champ de Mars,

---

(1) Smith observe avec beaucoup de raison, ce me semble, que cet enseignement public de la musique chez les Grecs pouvoit n'être qu'une habitude contractée dans l'enfance de la société civile dont ce peuple ne faisoit en quelque sorte que sortir. On sait que, dans cet état primitif, la musique et la danse sont presque les seuls liens qui reunissent les membres de chaque peuplade. Un usage conforme à l'esprit de ces premiers temps se soutint donc dans les temps postérieurs par l'effet de l'habitude et du préjugé qui nous attache à tout usage antique, devint, par cela même, une institution respectable, et voilà, selon Smith, l'origine la plus vraisemblable de cette éducation musicale des Grecs. Leurs philosophes sont venus qui, trouvant cette institution établie chez un peuple instruit et civilisé, y attachèrent faussement une grande importance morale et politique, et, conséquemment, supposèrent aux anciens législateurs des vues profondes que certainement ils n'eurent pas. (*Richesse des nations*, tom. 4, pag. 348.)

mais point d'éducation musicale, ni scientifique d'aucune nature. Pour l'étude même des lois, partie si importante dans leur système politique, les jeunes gens n'avoient d'autre ressource qne de fréquenter ceux de leurs parens ou amis qui pouvoient les instruire.

Enfin, chez les deux Nations, aucune science n'étoit enseignée aux frais de l'état, et la demande qu'on faisoit de ces belles connoissances, produisoit toujours ce qu'une demande de ce genre doit toujours pròduire, des maîtres en état de les donner. Ces maîtres portèrent même au plus haut dégré ce talent précieux, encore aujourd'hui si rare, et l'on peut juger par l'intérêt qu'excitèrent les anciens philosophes, par l'ascendant qu'ils prirent, par l'empire qu'ils obtinrent, quelle étoit leur supériorité sur tous nos professeurs modernes.

Enfin, n'est-on pas fort, quand on peut s'appuyer de l'autorité de Smith, (*Richesse des nations*, liv. 4), et sans grossir encore ce mémoire des détails précieux dans lesquels il est entré sur cette matière, puis-je faire mieux que de renvoyer à son livre qu'on peut bien désigner, je pense, si non comme le plus brillant, au moins comme le plus utile qu'on ait jamais fait.

Comment, grand Dieu! point d'instruction publique! mais c'est la déraison, la barbarie poussée à un dégré qui ne mérite plus la colère et n'excite que la pitié. — Soit, je suis un barbare, puisque je fais entrer l'ignorance dans les vues de Dieu pour le bonheur des humains, puisque je la donne en partage à la grande majorité..... — Mais convenez du moins, homme à paradoxes, que dans le fait ce n'est pas l'*igno-*

rance qui règne actuellement dans votre seconde classe, c'est *l'erreur*. Or il faut détruire l'erreur. — Bien, *détruire l'erreur*, mais non pas *instruire*, ce qui est bien différent. Instruire n'est souvent que substituer une erreur à une autre; mais détruire l'erreur, c'est CESSER DE LA PENSIONNER; voilà le mot. L'erreur n'est pas naturelle l'homme. Elle ne se soutient dans son esprit et dans la suite des générations qu'à l'aide d'institutions positives, de moyens répressifs ou excitans, comme exclusions ou privilèges, spoliations ou bénéfices, tous moyens hors nature, violens, immoraux. Otez l'aliment, le monstre meurt; la douce Ignorance revient nous sourire; elle verse à pleines mains le repos et l'oubli.

Il est temps de rentrer en grâces avec ceux de mes lecteurs que cet anathême général contre toute école nationale et gratuite, peut avoir fort scandalisés, et d'abord le simple bon sens indique une exception des plus favorables, relativement aux écoles nommées par la loi de *service public*; école polytechniqne, des mines, etc., et encore ces écoles *spéciales* de médecine, chirurgie, etc. Pour les premières, il importe avant tout que l'État s'assure d'un certain nombre de sujets qu'il puisse employer utilement, et trouver toujours au moment du besoin. Pour les secondes, il ne lui importe pas moins que certaines professions soient exercées par des gens éprouvés, et dont les connoissances et l'habileté puissent être garanties autant que possible.

Mais indépendamment de ces motifs si raisonnables et si puissans, il en est un autre plus général qui rend bien favorables à mes yeux, même sous le rapport moral, tous ces établissemens *purement scientifiques*. Plusieurs de nos

écrivains modernes (1), à la fois moralistes et profonds dans les sciences naturelles, se sont accordés à croire que toutes nos erreurs, nos préjugés de toute espèce, ont eu pour base des erreurs physiques. Donc, pour les détruire ou les empêcher de se reproduire, on ne sauroit trop encourager les progrès de toute science qui tend à nous découvrir les secrets de la nature, à expliquer ses phénomènes. En second lieu, l'étude d'une science, dite *naturelle*, exigeant plus particulièrement des secours, des instrumens et des collections de toute espèce, que l'État peut seul réunir et conserver pour l'instruction de tous, cette circonstance nécessite encore un établissement public, un lieu de rassemblement, une *école* enfin où tous à-la-fois puissent s'instruire et expérimenter, sous la direction et la surveillance d'un *Conservateur*. Enfin, une troisième raison, et la plus rassurante de toutes pour la morale, comme la plus déterminante pour la politique, c'est que l'étude de ces sciences en général consistant en faits positifs auxquels la suffisance et le verbiage ne suppléent point, et de plus, procurant au disciple un plaisir individuel et pur, qui le rend fort indifférent aux regards de tous ceux qui l'entourent, ne tend pas à faire des rivaux jaloux, des *glorieux*, encore moins des charlatans et de beaux diseurs. Au contraire, l'immense carrière qui se présente au jeune élève, et qui s'aggrandit à mesure qu'il avance, le sentiment de sa foiblesse, la nécessité des médita-

---

(1) (Condorcet. *Esquisse*, *etc.* pag. 308. Mirabeau. *Collection des travaux de l'Assemblée Nationale*, tom. 5, pag. 362. Il s'appuie du témoignage de Bacon.)

tions et des hauts calculs, tout le dispose à la modestie, tout lui fait aimer la retraite, le silence. Enfin, car il faut tout dire, le savoir et la réputation en cette partie, ne conduisent point aux grandes dignités de l'état, à l'administration des affaires, au maniement des deniers publics, à rien de lucratif et de brillant, et l'on peut juger que de gens par cela seul détournés de cette carrière, qui n'y auroient porté que leurs vues avides, leur vanité bruyante, et leurs intrigues ténébreuses.

Tout ce qui vient d'être dit indique assez, ce me semble, à quelle espèce de sciences et de talens on peut appliquer, je n'ose pas dire, la proscription de toute école nationale, mais au moins une très-grande diminution dans le nombre de celles précédemment établies, diminution que la raison avoue, que la politique doit dicter, que la morale sur-tout commande impérieusement.

Des professeurs d'histoire, de législation, de grammaire générale! Eh! qu'est-ce donc que Tacite, Montesquieu, Smith, Condillac, etc.? Ont-ils eu des professeurs eux-mêmes? Malheur à ceux qui, pour les entendre, sentiront le besoin d'interprêtes. Des professeurs de langues, de belles-lettres! Mais vous avez des grammaires, des dictionnaires bien faits; vous avez cent chef-d'œuvres littéraires. Un Virgile, un Despréaux, un Racine, un Lafontaine, voilà les professeurs qu'il vous faut; leurs appointemens ne coûteront pas cher à l'état.

L'excès en tout est à éviter sans-doute; mais je crois avoir démontré que quelques privations à cet égard, quelques lacunes laissées à dessein dans l'*Instruction publique*, ne peuvent produire que

du bien, lorsqu'au contraire des dangers de toute nature, même des maux certains et incalculables. sont attachés à l'excès contraire, je veux dire, à cette manie instituante, propagante, endoctrinante, qui, par des excitans hors nature, ou par des facilités trop grandes, ne fait qu'introduire dans le sanctuaire des sciences une populace indigne d'en approcher (1).

Résumons-nous, il en est temps. Les hommes ont été de tout temps et seront toujours divisés en deux classes bien distinctes, à la première desquelles appartient exclusivement le droit de régir; et cela seul indique assez que, pour remplir son objet, cette classe première doit être essentiellement peu nombreuse. Une autre considération non moins importante vient à l'appui de celle-là. Les individus composant la première classe avec beaucoup plus de besoins que ceux de la seconde,

---

(1) Si l'on m'objecte que, dans mon système, les enfans des riches trouveroient seuls les moyens de s'instruire et d'apprendre à penser, je répondrai que je ne vois en cela qu'un effet naturel et trés-desirable, puisque les enfans des pauvres alors resteroient dans la classe ouvrière, et que ceux d'entre eux qui en sortiroient, malgré tant d'obstacles, seroient réellement dignes d'en sortir. En second lieu, croit-on qu'il ne se trouveroit pas nombre de penseurs riches qui se feroient un plaisir, un honneur de seconder les pauvres dont les enfans montreroient, pour les travaux d'esprit, des dispositions extraordinaires? Les choix éclairés qu'ils feroient à cet égard, feroient mille fois plus de bien que ces fondations de *bourses* usitées autrefois, et renouvellées sous un autre nom dans l'organisation actuelle. — J'appliquerois volontiers à l'éducation publique ce qu'on dit des postes et messageries et de certaines perceptions d'impôt. L'État y est bien moins trompé, et sur-tout le Public mieux servi, quand il les abandonne à des entrepreneurs particuliers qu'il surveille, que quand il veut les gérer lui même par des régisseurs souvent infidèles et toujours indifférens.

ont précisément le moins de ressources pour les satisfaire, les emplois auxquels ils sont exclusivement propres étant, de leur nature, très-rares, peu lucratifs, et toujours enviés et recherchés. La multiplication de cette espèce d'hommes au-delà des besoins de la société est donc, de toutes les superfétations politiques, la plus immorale, la plus dangereuse par sa nature, la source la plus abondante de corruption, de troubles et de misère: donc c'est l'oligarchie, et non pas l'aristocratie des lumières, comme on l'a cru jusqu'à présent, qui peut seule entretenir ici bas l'ordre et l'harmonie, et constituer la perfection de l'état social. Il suit de-là que l'instruction, ou pour mieux dire l'*éducation libérale*, offerte gratuitement et indistinctement à tous, dans ces établissemens publics si multipliés, où les épines de la science, la sécheresse des calculs, les fatigues de la méditation et le travail de la mémoire sont chaque jour rendus moins sensibles, la patience moins nécessaire, et toutes les difficultés plus abordables; ces trésors indiscrètement ouverts à tous; cette bannalité enfin des connoissances humaines, en contredisant directement le principe olygarchique ci-dessus, ne tendent à rien moins qu'à tout avilir, tout bouleverser, tout détruire. Les Anciens en cela se sont montrés plus sages que nous; et s'il nous est permis de nous écarter en quelque chose de l'exemple qu'à cet égard ils nous ont donné, ce ne peut être qu'en faveur de ces écoles qui ont exclusivement les sciences naturelles pour objet.

En un mot, une classe ouvrière non-pensante, instrument passif d'une classe intelligente, active et directrice, mais très-peu nombreuse, eu égard à la population générale..... Je le dis de bonne-foi

bonne-foi : telle est l'idée que je me suis formé de cette perfection sociale qu'on pourroit voir un jour se réaliser parmi nous. Dieu de l'univers ! Permets ce rêve agréable à un obscur philantrope, ami studieux de la Nature, adorateur de la sagesse et scrutateur timide de tes grands desseins. Science imposante ! Ignorance naïve ! Curiosité hardie, connoissances profondes des génies de ce siècle, heureuse simplicité de nos premiers pères, quand serez-vous réunies pour le bien de l'humanité ? Quel spectacle plus doux et plus séduisant ? Je vois l'Ignorance robuste, active, mais soumise, s'empresser autour de sa directrice, recevoir sans murmure, sans défiance, mais plutôt avec intérêt, avec gratitude, un ordre donné sans orgueil, sans caprice, et pour le bien de toutes les deux. Toutes deux chères et nécessaires l'une à l'autre gardent leur rang, leurs fonctions propres, sans cesser de marcher ensemble et de concourir au même but. Un lien de confiance et d'amour entretient cette union touchante, et la société m'offre alors l'image d'un être parfaitement organisé, où l'ame et le corps, l'entendement et la puissance, l'esprit et la matière, en équilibre et bien d'accord, contribuent ensemble à la conservation et au bien-être de l'individu.

G. PETITAIN.

(***) Je ne sais si cet écrit, extrait d'un ouvrage beaucoup plus étendu, et où l'on conclut en somme qu'un *homme de lettres* ne sait et ne peut guères faire autre chose que manger dix mille livres de rente, satisfera beaucoup ceux de mes chers confrères qui ne les ont pas, c'est-à-dire les 99 centièmes pour le moins. Qu'y faire ? je n'ai pu sacrifier l'intérêt de la vérité, au desir de convenir à telle ou telle coterie ou d'être lu dans quelque *lycée*, *portique*, *veillée*, et autre assemblée de ce genre, dans laquelle une trentaine de Vanités conviennent de se réunir à certains jours, non-seulement pour s'encenser réciproquement, mais aussi pour se persuader l'une l'autre

de leur importance personnelle, et sur-tout de la grande utilité de leurs travaux. Les bornes d'un simple mémoire ne m'ont pas permis de développer toutes les idées que ce sujet fait naître, mais je ne puis m'empêcher d'en indiquer encore ici quelques-unes que je soumets à l'examen de tout homme de bonne foi.

J'ai dit que l'homme-de-lettres forcé de travailler pour vivre, n'avoit d'autre moyen d'existence que ce qu'on appelle communément une *place* ; mais ce que je n'ai pas dit, et ce dont il faut pourtant que nous convenions tous, c'est qu'il n'y a pas de plus mauvais homme de bureau qu'un Bel-Esprit, un Auteur en quelque genre que ce soit. Il pourra bien briller à la tribune, ou dans un *rapport* verbeux et compassé faire admirer son style et le talent devenu si commun de dire peu de chose en beaucoup de pages. Mais les affaires publiques, comme les affaires particulières, le *travail administratif* proprement dit, offriront toujours à l'homme-de-lettres un détail aride et fastidieux qu'il affectera de dédaigner, et dont, quelque place qu'il occupe, il cherchera toujours à se débarrasser le plus possible. Pour faire un bon *commis* en quelque genre que ce soit, on doit convenir qu'il faut, non pas une tête exaltée, mais une tête froide, non pas un esprit brillant, mais un bon esprit, l'esprit d'ordre, l'esprit de détail, il faut un homme ENTIER A SA CHOSE, à la fois docile, patient et assidu, ce qu'enfin l'on appelle familièrement un *cul-de-plomb*, et certes, tous nos littérateurs ne sont rien moins que cela. Un homme qui vient d'être porté à une place éminente, d'ailleurs homme-de-lettres et écrivain distingué, faisoit dernièrement toutes ces objections à un autre homme-de-lettres qui le sollicitoit pour un emploi. Je sais bien, lui disoit-il, que dans la règle générale *qui peut le plus, peut le moins*, mais *qui peut le plus*, *NE VEUT JAMAIS LE MOINS*. Cela est de toute vérité. Aussi l'homme-de-lettres solliciteur, forcé d'en convenir, fit à cette assertion de son confrère, l'homme en place, la seule réponse raisonnable qui étoit à faire ; c'est qu'indépendamment de la nécessité de travailler pour vivre, il falloit compter pour beaucoup dans l'homme-de-lettres probe et ami de sa patrie, la voix de la conscience et le sentiment du devoir. Fort bien ; mais s'il faut attendre de tout Employé homme-de-lettres un effort continuel de vertu et de résignation, quel fonds peut-on faire sur cette classe d'hommes pour être assuré qu'ils rempliront exactement tous les devoirs d'un bon Commis? L'expérience ne confirme que trop bien ce que nous venons de dire. Jamais, depuis dix ans, les

circonstances, l'opinion dominante et le malheur des temps, n'ont fait affluer tant d'Écrivains et de Beaux-Esprits dans les bureaux de la République, et jamais certainement on n'y fit moins de besogne avec un plus grand nombre d'Employés. Ne pourroit-on pas même parier et presque à coup-sûr, que celle de toutes les parties d'administration, qui par sa nature doit occuper le plus de Gens-de-lettres, est celle où, en tout temps, il se fait réellement le moins d'ouvrage ?

Encore une autre observation d'une importance non moins grave : ce n'est que dans la Capitale que l'homme-de-lettres peut trouver rassemblés tous les individus, et tous les objets qu'il juge avec raison nécessaires à ses études, à ses plaisirs, et sur-tout à sa future renommée. Propagez-donc sans mesure les connoissances littéraires, et dans peu d'années vous verrez accourir de tous les points de la République des bataillons de Pédans en guenilles, tous enflés d'amour-propre, riches de confiance et de présomption, et qui bien décidés conséquemment à s'exercer toujours sur le plus grand théâtre, viendront tous chercher à Paris des emplois, des bonnes fortunes, sur-tout de bons dîners et des lauriers dignes d'eux. La bonne recrue pour ces Parnasses rivaux et multipliés qu'habitent aujourd'hui les *petits Dieux* mortels ! (1)

Enfin j'observerai, en dernier lieu, que si tout homme-de-lettres, sans exception aucune, fait nécessairement des livres ou brûle d'en faire (je l'ai démontré ci-dessus, p. 18), au train dont on y va, il faut nous attendre à être bientôt, si déjà nous n'en sommes pas à ce point, inondés d'une grêle, une pluie, un déluge de livres, de brochures et d'écrits de toute espèce, dont le nombre surpassera de beaucoup le nombre possible des lecteurs. Ainsi le bon grain et l'ivraie confondus et semés sans mesure sur une terre déja épuisée, s'étoufferont et périront ensemble. Satiété générale, avilissement, ennui, corruption, misère, puis barbarie enfin..... C'étoit bien la peine d'en tant faire pour revenir au point d'où nous sommes partis....

Dii meliora piis, erroremque hostibus illum !

G. P.

---

(1) Qui diable a pu s'aviser de me fourrer dans leur petite *Guerre ?* Pour remplir le vers, manquoit-il donc d'hommes-de-lettres ayant comme moi trois syllabes à leur nom, comme moi obscurs, mais désolés de l'être, et qui eussent été si contens d'être ainsi, pour la première ou seconde fois, signalés nominativement à l'attention publique ?